

Romain Slocombe

Un été au Kansai

Roman



Japon 1945,
jours radieux
avant l'apocalypse

Rentrée *littéraire*
ARTHAUD

«En ces splendides jours d'été, comment imaginer qu'au-delà de l'horizon si bleu et calme, les flots sont souillés d'huile et de sang, les avions piquent et explosent, les corps noircis de mazout dérivent jusqu'aux plages paradisiaques pour y finir rongés par les crabes?...»

Friedrich Kessler a vingt-quatre ans lorsqu'il débarque au Japon en 1941, nommé à l'ambassade du Reich. Sa carrière de diplomate lui a évité d'être enrôlé dans l'armée. Amateur de jazz et des récits des *Mille et Une Nuits*, Kessler a voulu partir le plus loin possible... Les femmes s'intéressent à ce rêveur; que ce soit la robuste Helma, épouse délaissée de l'ambassadeur, ou la jolie Hiltraud que ses collègues surnomment l'«infirmière SS». Mais les combats se rapprochent: Berlin, où vit la sœur de Friedrich, est déjà sous les bombes, Tokyo va brûler à son tour lors des grands raids américains du printemps 1945.

Portrait tragique d'une civilisation menée au désastre par le fanatisme de ses dirigeants, voyage initiatique d'un Occidental épris d'art et de philosophie, *Un été au Kansai* donne la parole aux vaincus de la Seconde Guerre mondiale, et nous interroge sur la possibilité du bonheur et du progrès dans un monde au bord de l'apocalypse.

Romain Slocombe, né à Paris en 1953, est l'auteur de *Monsieur le Commandant* (NiL Éditions), un des plus grands succès de l'année 2011, traduit en cinq langues et qui figura sur la liste du Goncourt. Depuis, il a publié *Première Station avant l'abattoir* (Le Seuil, 2013, prix Mystère de la critique, prix Arsène Lupin) et *Avis à mon exécutif* (Robert Laffont, 2014, sélection du prix Interallié).

ARTHAUD

Un été au Kansai

DANS LA MÊME COLLECTION

Mon île au trésor, Alain Blottière

La Corse, Dorothy Carrington

Je ne songe qu'à vivre, Honoré d'Estienne d'Orves

Promesse d'îles, Alain Hervé

Nuis tranquilles à Belém, Gilles Lapouge

Paradis éphémères, Donald Richie

Georges Gasté, traquer le soleil dans l'ombre, Aude
de Tocqueville

Romain Slocombe

Un été au Kansai

Roman

ARTHAUD

*Ouvrage publié sous la direction
de Serge Safran*

© Flammarion, Paris, 2015
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0813-0079-8

À mon fidèle ami le Dr Claus Laufenburg

« Notre corps est une poussière
Qui sans demeure fixe
S'en va dans le vent.
Quelle direction prendra-t-il ?
Il ne paraît pas le savoir. »

Poème japonais anonyme,
période Heian (fin du VIII^e siècle
à fin du XII^e siècle)

« La paix ? Quoi qu'il en soit les armes vont se taire.
Mais je n'ai pas l'impression que la paix soit retrouvée.
Le monde est trop chargé d'explosifs. »

Ursula von Kardorff,
*Le Carrousel de la peur. Journal d'une Berlinoise (1942-
1945),* entrée du 15 août 1945

Note des éditeurs

Les lettres de Friedrich Kessler écrites au Japon durant la Seconde Guerre mondiale ont été rédigées en allemand, la langue maternelle de leur auteur. Nous avons choisi, de concert avec M. Roman Wojak, préfacier et traducteur de cette correspondance publiée pour la première fois en 2008 aux éditions Schatten Verlag à Berlin, de conserver certains termes de la langue d'origine – que ce soient les grades militaires SS ou des expressions particulières comme Sonderbehandlung (traitement spécial), un euphémisme pour la mise à mort dans les camps d'extermination. Dans la majorité des cas, et à l'exception des mots courants qui ont été gardés en romain, ils apparaissent en italique et sont traduits dans une note de bas de page. Compte tenu de la longueur des lettres, nous nous sommes permis de supprimer les passages qui n'offraient guère d'intérêt pour le lecteur, notamment ceux concernant les parents des principaux protagonistes, ainsi que des

Un été au Kansai

remarques à propos de personnes sans lien direct avec ce qui fait le caractère distinctif de ce récit.

Par ailleurs, en japonais le e se prononçant « é », M. Wojak a préféré, pour le lecteur français, respecter la sonorité véritable, s'écartant donc sur ce point du système usuel de transcription Hepburn, et orthographe par exemple « Hakoné » plutôt que « Hakone », « Kôbé » plutôt que « Kobe », etc. En revanche, nous avons laissé le nom du fameux artiste Hiroshige tel qu'on l'écrit généralement, en dépit du fait qu'il se prononce en réalité « Hiroshigué ».

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre profonde gratitude envers feu Mme Liese Wührmann, sœur et ayant droit de Friedrich Kessler, et Mme Bianca Stallknecht, fille unique de Hiltraud Bergner, qui toutes deux ont donné sans hésiter – malgré l'accueil glacial réservé à cette publication par la critique en Allemagne, et la controverse qui s'ensuivit – leur accord pour la présente édition en langue française. La famille ou les ayants droit de Mlle Nobuko Ikeda, auteur de l'avant-dernière lettre incluse dans l'ouvrage, décédée en 1948 à Kurashiki (Japon), n'ont pu être retrouvés à ce jour en dépit de nos efforts.

Introduction

La vieille dame résidait à Friedersdorf, un village des environs de Görlitz, près de la frontière avec la Pologne actuelle. Depuis la chute du Mur, je n'avais jamais eu l'occasion de visiter cette région de Basse-Silésie. Je pris l'avion de Berlin jusqu'à Dresde, puis voyageai en train jusqu'à Görlitz. Le magazine pour lequel j'écris m'avait retenu une chambre confortable à l'hôtel Schwiboggen, avec vue sur l'ancienne place du Marché. Durant la guerre, Görlitz a très peu souffert des bombardements – fait exceptionnel dans la région pour une ville de cette importance. Seuls les ponts sur la Neisse avaient sauté lors de la retraite des troupes allemandes. En 1945, la partie principale de Görlitz, construite sur la rive ouest (la section orientale porte aujourd'hui le nom polonais de Zgorzelec), fut rattachée à l'État est-allemand de Saxe, puis, lorsque celui-ci fut supprimé, au district de Dresde. Les États ont été reconstitués en 1990 après la réunification. Le quartier moyenâgeux

Un été au Kansai

du centre de la ville avait bénéficié de travaux de restauration considérables. Ayant téléphoné à Mme Wührmann pour confirmer l'heure de notre rendez-vous, je fis un peu de tourisme et photographiai la Dicker Turm, une curieuse tour blanche coiffée d'un clocheton, et le bastion impérial. À mon retour, je demandai à la réception de l'hôtel de commander un taxi pour me conduire le lendemain matin à Friedersdorf.

La maison était située à quelques centaines de mètres de l'Ortsstrasse, la rue principale du village. D'architecture traditionnelle avec son grand toit pentu et ses murs de bois à partir du premier niveau, elle me parut très ancienne. Deux hauts érables champêtres serrés l'un contre l'autre ombrageaient le toit du côté de l'est. Le portail était ouvert. Le jardin, bien entretenu, comptait un nombre important de rosiers, qu'un homme coiffé d'une casquette était occupé à tailler. Il me salua vaguement et me fit signe de poursuivre mon chemin jusqu'à la porte de la maison. Mme Wührmann ouvrit à mon premier coup de sonnette. Je découvris une petite femme alerte en pantalon et chandail, aux cheveux blancs coupés à la garçonne et très clairsemés, ce qui me donna à penser qu'elle suivait peut-être un traitement anticancéreux. L'ancienne journaliste qui signait jadis ses articles et reportages de son nom de jeune fille, Liese Kessler, portait allègrement ses quatre-vingt-six ans. Sa peau était particulièrement

Un été au Kansai

claire et lisse, ses pommettes hautes, ses yeux d'un bleu très pâle. Je la suivis au salon et pris place dans le fauteuil en cuir que l'on m'indiquait, devant une bibliothèque aux étagères ployant sous les livres. Photographies, cartes postales et bibelots dissimulaient en partie le dos des ouvrages, ainsi qu'un assortiment de figurines en porcelaine de Saxe assez laides, en uniforme du temps de Napoléon I^{er}, qui partageaient leur espace avec un minuscule Bouddha de bronze assis en méditation, et un très rare appareil Contaflex T.L.R. de chez Zeiss Ikon, curieusement noirci. Mme Wührmann s'éclipsa un moment et revint avec une théière et deux tasses sur un plateau. Je remarquai, aux murs, une série d'estampes japonaises encadrées sous verre qui me semblèrent dater du XIX^e siècle. Toutes représentaient des paysages. La vieille dame suivit la direction de mon regard.

— Hiroshige, la route du Kisokai-dô. J'ai hérité de la collection de Fritz. Ainsi que de ce petit Bouddha que vous voyez sur la bibliothèque, et de l'appareil photo que notre père lui avait offert pour ses vingt ans. Les gravures et la statuette ont été achetées au Japon alors qu'il était en poste là-bas. Mon frère, comme vous le savez, y a séjourné plusieurs années.

Cela nous amenait directement au sujet de ma visite. Je m'éclaircis la gorge avant de commencer.

— Madame Wührmann, vous n'êtes pas sans connaître le débat qui agite actuellement la classe politique à propos du passé national-socialiste de

Un été au Kansai

notre ministère des Affaires étrangères. Friedrich Kessler était votre frère aîné, n'est-ce pas ?

Elle hochait la tête.

— Il est né en 1917. Nous avons un frère plus jeune, Ulrich, qui est mort accidentellement au début des années 1930.

— Et en quelle année votre frère aîné est-il entré dans la SS ?

Mme Wührmann eut un sursaut. Elle posa sa tasse et sa soucoupe sur la table. J'avais entendu la porcelaine tinter.

— Voilà une question absurde, observa-t-elle d'un ton calme. Friedrich n'était pas un nazi.

— Il s'est inscrit au NSDAP en 1939, à l'âge de vingt-deux ans...

Mon hôtesse haussa les épaules.

— Pratiquement tous les membres du corps diplomatique sont entrés au parti. C'était une sorte de passage obligé, surtout si l'on espérait obtenir un poste dans une ambassade. Un fonctionnaire du Reich se devait d'être inscrit au parti national-socialiste. À la Wilhelmstrasse¹, on était au courant des projets de Hitler concernant l'invasion de l'Europe de

1. Équivalent allemand du Quai d'Orsay. Sur la Wilhelmstrasse, en plein centre de Berlin, outre le ministère des Affaires étrangères se trouvait également la nouvelle chancellerie du Reich, construite par Albert Speer. (Toutes les notes sont du traducteur.)

l'Ouest. Elle était prévue initialement pour le début de novembre 1939, même si Hitler recula plusieurs fois cette date. Fritz, comme beaucoup de ses camarades, n'avait aucune envie d'être incorporé dans la Wehrmacht et expédié sur le front, ce qui fut le cas pour mon ami, Arne. Je suis certaine que vous auriez fait de même à sa place.

Je souris.

— Heureusement pour moi, l'occasion ne s'en est pas présentée, ma mère m'ayant mis au monde une vingtaine d'années après la guerre. Je veux bien admettre votre théorie du passage obligé, madame Wührmann. En revanche, Friedrich Kessler n'était nullement contraint d'intégrer la SS.

— Faux, monsieur Wojak. Mon frère n'a jamais été SS. J'ignore où vous avez pêché cette information.

— C'est une simple rumeur, j'en conviens, recueillie dans les milieux des affaires étrangères au cours de mon enquête. Il ne fait aucun doute pourtant que son proche ami Franz Krapf, lui, était un pur national-socialiste. Il est entré dans la SS dès 1933, et au parti seulement plus tard en 1936. Lorsque Krapf a rejoint le corps diplomatique en 1938, on l'a nommé Untersturmführer¹ SS avant de l'expédier au Caire puis à Moscou. Il était désormais un agent « non officiel » du Bureau de la sécurité du Reich, auquel il envoya longtemps des informations depuis son poste

1. Sous-lieutenant.

Un été au Kansai

suivant, celui de secrétaire de légation à Tokyo, à la section économique. Nombre d'anciens fidèles de Hitler ont été réintégrés – quand ils n'étaient pas purement et simplement maintenus en poste – dans le corps diplomatique durant l'après-guerre. Alors que ceux qui ont résisté au nazisme ont dû attendre longtemps leur réhabilitation, comme Fritz Kolbe qui avait transmis aux Américains entre 1943 et 1945 plus de mille six cents documents au sujet du génocide en cours à Auschwitz...

Mme Wührmann me lança un regard aigu.

— À l'époque, fit-elle remarquer, beaucoup d'anciens ou de nouveaux fonctionnaires du ministère considéraient la collaboration de Kolbe avec les Alliés comme une trahison. Et cela de la part d'un petit secrétaire consulaire, occupant un échelon si peu élevé dans la hiérarchie... En même temps, il a incarné une espèce de reproche vivant pour tous ces diplomates qui se sont parfaitement accommodés, sinon plus, du gouvernement nazi. Je n'éprouve guère d'affection pour eux, comprenez-moi bien. Personnellement je n'ai pas eu à souffrir de problèmes de conscience, étant employée par la Deutsche allgemeine Zeitung, où l'on appréciait peu le régime. Une de mes proches collègues était Ursula von Kardorff, très liée par sa famille, appartenant à la vieille aristocratie prussienne, aux officiers compromis dans l'attentat du 20 juillet contre Hitler et dont la plupart ont été torturés par la Gestapo et exécutés.

Un été au Kansai

Au journal, nous faisons notre possible pour contourner les consignes du ministère de la Propagande. Et moi je travaillais dans le service des feuillets...

Elle rit, et je fis de même. L'atmosphère se détendait peu à peu. Nous étions, après tout, entre confrères, quoique de génération différente. J'avoue m'être senti gêné de tourmenter par mes questions insidieuses cette vieille intellectuelle berlinoise à la santé probablement déclinante, au sujet de l'hypothétique passé national-socialiste du délégué au service de presse de l'ambassade de Tokyo qui avait été son frère aîné. Mais l'affaire de la non-dénazification de notre corps diplomatique prenait une soudaine importance dans le pays. Le ministre des Affaires étrangères, Joschka Fischer, ex-étudiant gauchiste devenu un des leaders du parti des Verts, venait de commander une étude officielle confiée à une commission d'historiens où figuraient les Allemands Eckart Conze et Norbert Frei, l'Américain Peter Hayes et l'Israélien Moshe Zimmermann.

Avant mon voyage en Silésie, j'avais interviewé le professeur Conze : n'y allant pas par quatre chemins, le président de cette commission d'enquête décrivait l'ancien ministère des Affaires étrangères du Reich comme une « organisation criminelle », terme utilisé naguère au tribunal de Nuremberg pour qualifier la SS. « Nos diplomates, affirmait-il, étaient au courant de la politique à l'encontre des Juifs dès le début. Ils y étaient même impliqués, par exemple en détachant certains fonctionnaires auprès de l'armée en

Un été au Kansai

campagne, en envoyant à Berlin des informations sur l'impact éventuel à l'étranger des persécutions et des déportations, en fournissant à la SS des listes de familles juives constituées dans les chancelleries des pays occupés, voire, en France avec l'ambassadeur Otto Abetz, en faisant accélérer le rythme des déportations. La collaboration au meurtre de masse faisait partie du domaine d'activité du personnel d'ambassade, et cela à travers toute l'Europe. Dès 1939, une circulaire datée du 25 janvier demandait aux diplomates de s'imprégner de l'idée que "dans le cas de l'Allemagne, la question juive ne saurait être définitivement réglée par le départ des Juifs du territoire allemand". Et des "experts de la question juive" se trouvaient en poste dans les différentes missions diplomatiques allemandes à l'étranger... »

La période d'après-guerre, selon le professeur, fournissait aux historiens l'occasion de révélations potentiellement explosives. Le chancelier Adenauer, lorsqu'il exerça les fonctions de ministre des Affaires étrangères, de 1951 à 1955, était parfaitement au courant du passé hitlérien des diplomates qu'il maintenait à leur poste. Ceux qui avaient le plus de choses à se reprocher étaient simplement affectés désormais aux ambassades des pays arabes ou d'Amérique latine, où les chances paraissaient minces de devoir affronter des réactions hostiles de l'opinion publique. Plus tard, Willy Brandt, pourtant ancien résistant au nazisme, n'avait pas fait mieux en gardant à ses côtés

l'expert en politique étrangère Ernst Achenbach, député au Landtag, qui en poste à l'ambassade du Reich à Paris aurait activement participé à la déportation des Juifs. En 1974, le même Achenbach était allé jusqu'à bloquer un accord entre l'Allemagne et la France destiné à permettre de poursuivre les ex-nazis accusés de crimes commis sur le territoire français pendant la Seconde Guerre mondiale.

— Ce qui a déclenché la colère de Fischer et mis tout cela en branle, rappelai-je à l'ancienne rédactrice de la Deutsche allgemeine Zeitung, était cette notice nécrologique publiée par ses ex-collègues à l'occasion de la mort du diplomate Franz Nüsslein, où l'on semblait oublier que ce dernier, en tant que procureur en chef à Prague, sous l'autorité du SS Obergruppenführer¹ Heydrich, Reichsprotektor de Bohême-Moravie, fut responsable de centaines d'exécutions. On a condamné Nüsslein en 1948 à vingt années de prison pour crimes de guerre, mais il a été gracié au bout de sept ans. La RFA en fit alors son consul général à Barcelone. Fischer interdit dorénavant tout éloge de diplomates ayant été membres du parti nazi.

Mme Wührmann ricana doucement.

— Par conséquent, plus aucun éloge funèbre pour toute une génération. Comme je vous l'ai dit, tous étaient dans ce cas, pas seulement mon frère ou le pauvre Franz Krapf... Du reste, au sujet de ce dernier,

1. Général de corps d'armée.

Un été au Kansai

permettez-moi de vous contredire : je suis intimement persuadée que Krapf travaillait secrètement auprès d'Erich Kordt contre le régime. Tous deux estimaient que Hitler représentait la pire catastrophe pour l'Allemagne. Erwin Wickert m'a raconté que lui-même et Franz Krapf, lorsqu'ils étaient en poste à Tokyo avec mon frère, rêvaient aux moyens d'assassiner Josef Meisinger, le chef local de la Gestapo...

Je demeurais sceptique. Tellement d'ex-fonctionnaires du III^e Reich avaient improvisé ce genre d'histoire à l'instant de passer devant les commissions de dénazification. Mme Wührmann et moi savions qu'après le décès de Krapf, ex-ambassadeur d'Allemagne au Japon puis auprès de l'OTAN à Bruxelles, cent vingt-huit anciens diplomates, en protestation contre la consigne imposée par leur ministre, s'étaient cotisés pour faire publier une énorme annonce nécrologique dans la Frankfurter allgemeine Zeitung afin de défendre l'honneur de leur collègue disparu. La réplique à cette action avait été la création de la commission d'enquête que dirigeait le professeur Conze. Tout récemment, notre ambassadeur à Berne, Frank Elbe, ancien représentant de l'Allemagne à New Delhi, Varsovie et Tokyo, s'en était pris avec violence au ministre Joshka Fischer dans une lettre ouverte qu'il envoya par e-mail à ses collègues et que publièrent le Bild et d'autres tabloïdes de droite. Il y accusait le ministre de « gestion calamiteuse d'une situation de crise, laisser-aller bureaucratique et

manque de sensibilité politique ». À la demande de Fischer, le président Horst Köhler avait mis d'office Elbe à la retraite.

Mon hôtesse reprit sa tasse de thé, et soupira.

— J'ai revu Franz Krapf il y a quelques années à l'occasion d'une cérémonie pour l'anniversaire de la mort de Fritz. Grand, chauve, distingué. En pleine forme à plus de quatre-vingt-dix ans. Son épouse suédoise était décédée peu auparavant, lors d'une opération chirurgicale mineure qui a mal tourné. Krapf, que mon frère appelait affectueusement « Franzl », vivait désormais avec la sœur de sa femme, avec qui il entretenait une belle relation amoureuse. Il a évoqué ces jours de Tokyo avec nostalgie. Nous avons parlé de nos amis communs de cette époque... Tous ces jeunes diplomates qui venaient à notre appartement de Berlin vers la fin des années 1930, et avec qui je dansais dans les bals des ambassades. La plupart ont fait de belles carrières, ce dont mon frère a été privé. C'était encore le temps des grandes illusions et des grands mensonges. (Mme Wührmann fit une pause avant de reprendre, ses yeux bleu pâle plantés dans les miens.) Dans ma jeunesse, monsieur Wojak, avant d'accepter ce travail à la Daz¹, j'avais déjà visité de nombreux pays d'Europe et vécu à Paris, Londres, Vienne et Moscou... Cette dernière ville me déçut

1. Raccourci usuel pour désigner la *Deutsche allgemeine Zeitung*.

Un été au Kansai

profondément, car le communisme avait signifié un espoir et je ne découvrais là-bas, épouvantée, qu'endoctrinement constant, privation de liberté, angoisse de l'arrestation sous des accusations fantaisistes d'espionnage, et tout ce genre de choses... C'était nettement pire qu'à Berlin ! En revanche, la vie à Londres et Paris me plaisait beaucoup. Mais j'y souffrais d'être tenue à l'écart, perçue par les démocrates de l'Ouest que je fréquentais, étudiants et autres, comme une représentante d'un pays hors norme, suspecte politiquement, certainement raciste, bref une « fille de Hitler »... De l'autre côté, mes amis restés en Allemagne me conseillaient d'émigrer, pourtant je suis rentrée de mon plein gré. J'étais allemande, je sentais que je faisais partie de ce peuple, et jugeais de mon devoir de partager son destin même sous ce qui s'apparentait de plus en plus à une dictature. Les Allemands non juifs ne manquaient d'ailleurs pas de raisons d'en être satisfaits – si l'on considère la situation en oubliant le « politiquement correct », n'est-ce pas. Le national-socialisme apportait, par la force mais tout de même, des résultats concrets, spectaculaires, que n'avait jamais obtenus la république de Weimar... D'un côté Hitler vilipendait et persécutait les Juifs, mais de l'autre il avait remis l'économie en route, était parvenu à éradiquer le chômage, lequel touchait huit millions de personnes avant sa venue au pouvoir. Et il nous avait libérés des chaînes du traité de Versailles,

Un été au Kansai

en occupant la zone démilitarisée de Rhénanie sans la moindre réaction des troupes françaises. Avec la réussite de ce coup de bluff – la Reichswehr était en réalité trop faible encore pour livrer bataille contre une armée importante et bien entraînée –, Hitler nous avait rendu notre fierté nationale. Les innombrables étrangers venus à Berlin pour les jeux Olympiques étaient si impressionnés, les Français surtout, par Hitler et ses beaux SS, qu'ils me regardaient incrédules lorsque je les mettais en garde contre cette image trop parfaite, qui recouvrait des choses qu'il eût été gênant de montrer. À dire vrai, tant de changements se produisaient chez nous, mauvais ou bons mais en tout cas impressionnants, pour une jeune journaliste c'était fascinant à observer...

Je ne pus m'empêcher de réagir :

— Vous étiez tout de même consciente, en tant qu'intellectuelle non nazie, du désastre auquel cette politique nous menait ?

Elle secoua la tête.

— Les choses ne sont pas si simples. Votre vision est celle d'un homme né en RFA après la guerre, nourri d'une éducation du repentir qui nous a été dictée par les vainqueurs. Et puis, maintenant bien sûr on sait comment tout cela a fini. Mais en 1937 ou 1938, par exemple, le peuple allemand, soumis à une propagande intensive que paraissaient justifier les faits, croyait dur comme fer à des choses très surprenantes pour un observateur étranger, ou pour quelqu'un de

votre génération : que la Grande-Bretagne, soutenue par la France, l'URSS et les États-Unis, préparait l'encerclement de l'Allemagne dans le but de l'écraser, et donc que le Führer avait raison de vouloir rompre cet encerclement avant qu'il ne fût trop tard ; que les pays d'Europe de l'Est et du Sud-Est faisaient naturellement partie du Lebensraum¹ allemand, dont la possession était nécessaire à notre existence et notre survie ; que Hitler obtiendrait ces pays pacifiquement, comme cela venait de se produire pour l'Autriche et la Tchécoslovaquie ; qu'il n'y aurait pas de guerre dans la mesure où nous ne la voulions pas, et que celle-ci n'éclaterait que si les puissances qui encerclaient l'Allemagne, jalouses de sa réussite, attaquaient le Reich – dans ce cas, la Wehrmacht se battrait, et cette fois victorieusement ; bref, que Hitler jusqu'ici avait été plus malin que les « tyrans étrangers » qui depuis 1918 s'efforçaient de garder l'Allemagne en situation de faiblesse, et qu'il avait rendu à notre pays la place qui lui appartenait de droit dans le monde. Cela sans tirer un seul coup de feu, ni sacrifier la vie d'un seul soldat allemand...

— *Votre frère voyait les choses de cette façon ?*

— *Oh, lui, ce qu'il désirait en ce temps-là c'était voyager le plus loin possible. L'idée l'obsédait depuis qu'il avait lu, quand nous étions enfants, une traduction splendidement illustrée des contes des Mille et*

1. *Lebensraum* : espace vital.

Un été au Kansai

Une Nuits. Les aventures de Sindbad le Marin, tout ce genre d'histoires... Notre père, un homme très conservateur, insistait pour que Fritz s'engage dans la SS. Lors du rendez-vous à la caserne avec l'officier qui l'interrogeait sur les raisons de son engagement, mon frère a répondu avec toute la candeur dont il était capable que c'était uniquement parce que son père l'avait envoyé. Du coup, il n'a pas été accepté. Fritz a passé un semestre obligatoire à l'université Karl-Wilhelm de Berlin, avant de partir étudier en Amérique pendant deux ans, au Dickinson College en Pennsylvanie. À son retour, il a intégré le ministère des Affaires étrangères et obtenu d'être affecté, dans un poste tout ce qu'il y avait de plus mineur, à notre ambassade de Shanghai. Il devait y travailler au service de propagande en aidant à réaliser les émissions de notre station locale XGRS. Fritz a voyagé par le Transsibérien et il est arrivé à Shanghai en septembre 1940. Il a retrouvé là-bas, au service radio, un autre ancien élève du Dickinson College, Erwin Wickert, qui plus tard a fait une carrière remarquable de romancier et d'auteur de pièces radiophoniques, en même temps que d'ambassadeur de la RFA en Roumanie et en Chine. Fritz et lui se sont beaucoup amusés avec cette station de radio. Ils y programmaient davantage d'émissions de jazz que de propagande pour le III^e Reich ! Cela leur a valu de sérieux ennuis lorsque Wickert, le 30 janvier 1941, a refusé de passer le discours du chef local du

parti pour célébrer l'anniversaire de la nomination de Hitler au poste de chancelier... Le chef s'est plaint auprès de l'ambassadeur, qui a décidé de renvoyer les deux coupables à Berlin. Heureusement, Wickert a fait jouer ses protecteurs haut placés, dont Erich Kordt, qui occupait un poste important au ministère des Affaires étrangères...

— Il s'agit bien de l'Erich Kordt qui participa à la conspiration avortée de l'armée contre Hitler à l'époque de Munich ?

— Oui. Kordt, opposant secret au nazisme, a pu nommer Wickert et mon frère à notre ambassade au Japon à des postes subalternes. Lui-même est arrivé là-bas en avril en tant que conseiller de légation, il venait donc immédiatement après l'ambassadeur dans la hiérarchie. Mon frère m'a raconté que Kordt n'appelait jamais Hitler « le Führer » en parlant de celui-ci, mais « le numéro un », ou à la rigueur, ironiquement : « le fureur¹ ». Tout cela montre bien que Fritz n'avait rien à voir avec cette bande de gangsters du NSDAP...

Je toussotai.

— Votre frère a néanmoins écrit quelques articles, à l'époque, dans la revue pronazie The XXth Century, que dirigeait le journaliste Klaus Mehnert...

La vieille journaliste réfléchit avant de répondre.

1. En français dans le texte.

Un été au Kansai

— Je me souviens de l'avoir rencontré à Moscou quand il était correspondant en Union soviétique. Par la suite, Mehnert a été recommandé pour ce job à Shanghai par notre ami le diplomate Adam von Trott zu Solz, qui a été exécuté en 1944 pour avoir participé au complot du 20 juillet. Adam était le patron, à l'AA¹, de la jeune princesse russe « Missie » Vassiltchikov, qui a laissé un fascinant journal de ces années de guerre. En tout cas, je peux vous garantir que Klaus Mehnert non plus n'avait rien d'un nazi.

— Il s'est débrouillé pour se blanchir après la guerre, lorsque le renseignement US l'a interrogé. Mais un rapport de la branche spéciale de la police municipale de Shanghai, où on le surveillait dès 1941, signale que Mehnert était un « nazi enthousiaste » et son projet de magazine « financé par des fonds nazis, le but réel de cette publication étant lié à la propagande pronazie et antialliée ». Il agissait de façon plutôt subtile, je vous l'accorde. Les articles étaient divers et variés, et Mehnert fit appel à des plumes de talent. Dont celle de votre frère. L'article que j'ai lu de lui établissait des comparaisons intéressantes entre le bouddhisme zen, l'esprit guerrier japonais du bushi-dô, et les sources païennes du national-socialisme allemand. Il citait Herrigel, Durkheim ou le Dr Suzuki...

1. Appellation commune de l'Auswärtiges Amt, le ministère des Affaires étrangères.

Un été au Kansai

— *Ce que Fritzi a découvert au Japon, monsieur Wojak, était une différence fondamentale entre deux civilisations. La nôtre, la civilisation occidentale, représente le produit composite de divers éléments et traditions, dont chacun a contribué à sa manière à l'ascension de l'être humain et à la rupture progressive avec son héritage primitif. Le rationalisme de la culture antique grecque, qui a appris à l'homme à penser ; les lois morales des dix commandements instaurées par le judaïsme ; les lois séculières promulguées par l'Empire romain ; l'amour, la pitié et la compassion introduits par les premiers chrétiens ; et, finalement, les sciences naturelles et la physique qui enseignèrent aux hommes les mécanismes de la cause et de l'effet. C'est ce qui a formé le cadre de la vision du monde par l'individu moderne, ainsi que ses critères éthiques et moraux. Il n'en était absolument pas de même au Japon. Fritzi se rendit compte que ce pays ne connaissait rien de tout cela : on y vivait dans une tradition remontant à la nuit des temps. Bien entendu, la culture japonaise avait subi les influences de la civilisation chinoise et du bouddhisme, et plus tard de l'Occident avec ses valeurs démocratiques, mais elles ne pénétrèrent jamais très profondément. Tout au plus les Japonais les adaptèrent-ils de façon à les concilier avec l'essence de leur ancienne tradition. Et chaque fois que les influences étrangères venaient menacer celle-ci, l'« esprit japonais » se dressait alors, le sabre à la main, afin de purger la nation de tout ce qui risquait de*

la corrompre. C'est précisément à ce genre de phénomène qu'assista mon frère lorsqu'il débarqua à Tokyo au début de 1941.

Mme Wührmann quitta son fauteuil pour se diriger vers un petit secrétaire, dont elle ouvrit le tiroir du haut. Elle en tira une épaisse enveloppe en papier kraft.

— Ce sont les lettres que je recevais régulièrement de lui pendant la guerre. Enfin, celles qui n'ont pas brûlé avec mon appartement de Berlin. Je les ai préparées à votre intention. Depuis juin 1941, la voie transsibérienne était coupée. Ses lettres écrites postérieurement à l'invasion de la Russie voyageaient en sous-marin, à cause du blocus allié, dans la valise diplomatique. Elles m'arrivaient avec quatre à six semaines de délai. Sur trente-six cargos allemands assurant la liaison entre le Japon, les ports d'Asie du Sud-Est et les ports de la France occupée pendant la guerre, quatorze ont été coulés. Après le débarquement allié à Dakar, la voie par l'Atlantique sud est devenue impraticable. De nouveaux sous-marins de grande capacité ont été construits afin de transporter du fret jusqu'au Japon. Parfois je ne recevais rien, si le sous-marin était coulé au retour, ou qu'un train sautait lors d'un bombardement sur l'Allemagne... N'étant pas soumis à la censure, car le courrier de l'ambassade n'était ouvert ni par les Japonais ni – nous l'espérions, du moins – par la Gestapo, mon frère pouvait me confier librement ce qu'il pensait. Il

Un été au Kansai

m'a écrit ainsi jusqu'à la fin de sa mission au Japon. Ses idées n'étaient du reste pas spécialement subversives. Il n'était pas communiste comme le journaliste Richard Sorge, qui espionnait pour les Soviétiques et que Fritz a bien connu à Tokyo. Jusqu'à un certain point, mon frère était contaminé par les théories raciales et la « vision du monde » des idéologues pseudo-scientifiques du III^e Reich. Et il trouvait un écho au panthéisme primitif de la race nordique dans l'animisme de la religion shintô, qui cohabite avec le bouddhisme au Japon. Quoiqu'il en soit, je vous fais confiance, monsieur Wojak. Emportez tout cela à votre hôtel, faites-en des photocopies si vous le jugez nécessaire et rapportez-moi ces lettres demain. Mais soyez indulgent en les lisant. Gardez à l'esprit que ce sont celles d'un très jeune homme...

Au moment où je l'ouvrais, une photographie en noir et blanc s'échappa de l'enveloppe. Je la ramassai. J'avais déjà eu l'occasion d'étudier quelques portraits de Friedrich Kessler, réalisés à des périodes différentes. Sur celui-ci, il paraissait âgé d'environ vingt-cinq ans. Le fond de l'image laissait entrevoir, sur la droite, à travers une cloison japonaise à croisillons de bois sombre, un jardin luxuriant, peut-être celui de la chancellerie du Reich à Tokyo. Ce portrait semblait avoir été fait à l'improviste. Kessler, quoique visiblement conscient du fait qu'on le prenait en photo, se détournait de l'objectif avec un sourire amusé, un peu gêné. Examinant le document, je

Un été au Kansai

croyais presque entendre le jeune homme protester : « Arrête, espèce d'idiot, ce n'est pas le moment de jouer avec ton appareil ! » Assis dans un fauteuil en rotin, vêtu d'une chemisette claire à manches courtes ample et bien coupée, le jeune diplomate, torse penché en avant, tendait le bras vers une table basse à l'extérieur du cadre pour y saisir quelque objet – journal, verre de whisky ou tasse de thé. Les traits bien dessinés étaient allongés, le menton effilé, le nez droit, les cheveux noirs lissés en arrière. Kessler avait un front haut d'intellectuel, avec quelque chose de très germanique dans ce visage racé, juvénile, qui attirait la sympathie. Le jeune homme aurait pu également être autrichien ou suisse. Je l'imaginai aussi sans peine (mais je ne pouvais le dire à Mme Wührmann) habillé en uniforme noir avec une large casquette à visière et l'insigne SS brodé sur le col.

1

(de Friedrich Kessler à Liese Kessler)

Tokyo, au Club allemand, le 26 janvier 1942.

Chère Lieselein¹,

Je t'annonce tout d'abord qu'ici les camélias sont en fleur. Rends-toi compte : en général, au Japon, ils ne fleurissent qu'à partir du mois de mars. Et cette année, déjà en janvier ! Depuis la fenêtre de la salle de lecture, je peux voir un mur qui en est entièrement couvert, du rouge clair au rouge foncé... J'en ai parlé à Mme Uenaka, la fille d'Alexander Nagai, dont le mari est médecin, elle m'a répondu : « Ravissant », mais d'un ton froid et poli qui m'a surpris – cette jeune femme est d'habitude plus enjouée. Alexander Nagai, dont je crois t'avoir déjà parlé et dont la mère est allemande, possède le Nagai

1. Équivalent en français de « chère petite Liese ».

Compound¹, cette vaste résidence où Erwin Wickert et son épouse ont trouvé à se loger tout près de la station Shibuya : quatorze maisons de bois entourées d'un grand parc, avec également un court de tennis que personne n'entretient et dont le filet a disparu. J'envie Erwin et mes autres collègues qui habitent une pareille oasis de tranquillité en plein cœur du tumulte de Tokyo.

Comme j'interrogeais Mme Uenaka, elle a expliqué :

— Ils ont fleuri trop tôt, Friedrich-san. Et, le savez-vous, les fleurs de camélia ne se fanent pas, ne perdent pas leurs pétales comme les roses, mais au contraire, tout d'un coup, prennent une teinte brun rouille et la fleur entière se détache. Beaucoup de Japonais tiennent cela pour un mauvais présage, c'est pourquoi ils n'aiment pas les camélias.

Son air lugubre, en prononçant ces mots, me fait penser que pour elle des camélias fleurissant trop tôt signifient davantage encore de malheur.

La bibliothèque du Club étant richement dotée en livres consacrés aux cultures extrême-orientales, je m'y suis renseigné sur cette superstition à propos des fleurs de camélia. Son origine, trouvée dans un ouvrage sur le *bushi-dô* (la « voie des guerriers »), est la suivante : ces fleurs qui se détachent d'un coup

1. En anglais dans la lettre originale. *Compound* : groupe d'habitations.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)